

## Problèmes pour un lycéen

Olivier Clément

Comme si tu n'avais pas assez de soucis avec tes questions de physique, on me demande de te parler de tes problèmes moraux, intellectuels, j'ai un peu honte. Ce serait bien mieux de dialoguer. Tu découvrirais qu'un professeur n'est pas une fonction, et je découvrirais qu'un élève n'est pas un fantôme. Victime et bourreau l'un et l'autre, lycéen, mon frère, nous pourrions faire amitié.

Toutefois, ta génération n'aime guère discuter de l'essentiel. Elle a moins la pudeur de son épiderme, et davantage celle du cœur, celle de Dieu. Par malheur, le silence de la pudeur se mêle souvent celui de l'ignorance. Alors je parlerai, non pas *pour toi*, mais *vers toi* – à ta rencontre.

L'amitié, la rencontre, le silence, nous ne sommes pas loin du Christ.

Ton univers, pour simplifier, ce sont les études, la famille, les camarades.

Je commence par les études parce que cela me concerne un peu. Bien malades ces études, très mal en point ! Ce n'est pas facile, tu comprends, pour les fabricateurs de programmes, d'être assis entre deux chaises, je veux dire entre deux civilisations.

Au XIX<sup>e</sup> siècle tout était simple. Le lycéen était un jeune homme de « bonne » famille qui parachevait au lycée une bonne « éducation ». Et Plutarque et Corneille lui enseignaient la passion de la gloire et celle de la liberté.

Maintenant tout est embrouillé. Avec la société française tout entière, l'enseignement secondaire s'est démocratisé. Il ne forme plus une élite humaniste, mais les cadres multipliés d'une civilisation technicienne, en passe de devenir universelle. On y apprend très utilement les mathématiques et la physique. Y apprend-on, si peu que ce soit, à être un homme ?

L'héritage humaniste est toujours là – souvent le latin, parfois le grec, les classiques du XVII<sup>e</sup> siècle – mais sa présence est de plus en plus archéologique. Entre ton professeur de français et toi il y a souvent une sorte de déluge psychologique, ce déluge qui s'est inscrit dans la chair de l'histoire par les guerres totales, les révolutions, les camps. Lui croit encore à la culture ornement, il a appris à l'Ecole Normale comment disséquer à longueur d'heures un alexandrin réussi. C'est le gourmet d'une culture réussie et menacée. Toi, tu vas au cinéma, tu parles une langue élémentaire et brutale (à peu près 300 mots), et, plutôt que penser, tu préfères marcher dans le vent ou étreindre la mer, et quand tu penses vraiment, tu ne t'occupes pas d'orner ta vie, tu te demandes *pourquoi vivre*.

Alors ton professeur t'ennuie – et tu lui parais stupide. Entre vous l'abîme est si grand que tu copies des pages de manuels (et les apprends par cœur pour l'examen) plutôt que de t'exprimer franchement...

Ainsi deviens-tu le dépositaire – oh ! très temporaire, tu auras tôt fait d'oublier – d'une culture en toi tout-à-fait morte...

Ici, je voudrais un peu te terrifier : songe à ces millions d'heures vides, à ce formalisme d'apprenti-mandarin. Tu étudies comme d'autres manœuvrent les portillons du métro. Sans vocation ni goût. Il le faut bien. C'est comme ça, l'examen, gagner sa vie, etc. Aujourd'hui, il pleut et j'ai deux heures de latin, c'est dans l'ordre des choses.

Un conseil : va au TNP<sup>1</sup>. Tu verras que les classiques vibrent d'une humanité fraternelle. Alors peut-être essaieras-tu de ne pas subir tes études, mais de devenir un homme par elles, un peu, malgré leur insuffisance. Peut-être essaieras-tu de te mettre tout entier dans ton travail, de t'*engager*

---

1 Théâtre national populaire (*Note du rédacteur*)

à l'occasion de cette explication de texte ou de ce devoir de philosophie. J'ai essayé, me diras-tu, et j'ai compris. C'est la bonne façon d'avoir de mauvaises notes. Crois-moi : tu n'auras pas de mauvaises notes si tu es à la fois honnête et courageux.

Souvent, quand tu veux être toi-même, tu es agressif, tu ne traites pas ton sujet, tu craches la lave (ou ton venin). Sois d'abord honnête : écoute ton auteur, expose les explications traditionnelles. Ensuite, mais ensuite seulement, tu pourras montrer leurs limites. Sois toi-même, mais sois un bon artisan, qui se soumet à sa matière pour mieux la transfigurer.

Je parlerai injustement de ta famille. Déjà j'ai dû te paraître injuste pour tel ou tel professeur – une des bonnes choses de l'enseignement secondaire, c'est qu'on y fait des rencontres intéressantes. Mais je veux t'aider à être lucide.

La vieille famille patriarcale, crois-moi, c'est bien mort. Le respect, en général, n'est pas ce qui te caractérise, le respect automatique toutefois. À notre époque, la famille est un chaos horizontal – les parents en adoration possessive devant l'enfant, pauvre tyran tyrannisé... Tu demandes un sens à ton père – tu t'aperçois que le sens c'est toi. Pour toi, ce seront tes enfants, et ainsi de suite. Faute de vie spirituelle, la vie biologique devient idole.

Tout n'est pas négatif, d'ailleurs, dans cette agonie de l'ordre patriarcal. C'était un ordre un peu impersonnel souvent sans véritable tendresse. Il n'y avait guère de collaboration possible, ni même d'amour entre l'homme maître et la femme esclave.

Le chaos actuel permet au chrétien de « réinventer » librement l'amour, de le transformer en commun service, en commune création, cela demande beaucoup de patience, beaucoup d'humilité. La passion est un faux absolu. Il faut creuser longtemps le sable pour trouver l'eau profonde de la tendresse...

Et pour tes parents – ces adorateurs possessifs –, découvre simplement qu'ils sont des personnes. Qu'ils n'existent pas seulement pour toi – pour te protéger ou te paralyser de leur maladroite affection, que chacun existe d'une manière unique. Oui, songe au destin entier de cet homme qui est ton père, de cette femme qui est ta mère. À leur jeunesse, à leurs joies, à leurs échecs, à leur mort. Alors tu ne jugeras plus, tu les aimeras *autrement*. Non plus comme un petit enfant qui se met au centre du monde, mais avec une pitié déchirante, inépuisable, qui te permettra de leur pardonner et de leur demander pardon.

Les camarades enfin, comme ils sont devenus infantiles, comme ils fuient une époque tragique dans l'irresponsabilité du bonheur !.. Chez beaucoup un cynisme las : s'il y a tant de mal dans le monde, c'est « normal », cela ne les concerne pas. Mais cette apathie qui contraste avec les grandes discussions de naguère, c'est aussi le refus des mots vides, et, pour quelques uns, la nostalgie de la vie profonde, l'attente d'un témoignage total.

Ici surgit le seul problème réel de notre temps (de tous les temps, bien sûr, mais nous devenons plus conscients), le problème religieux. L'apathie de tes camarades, c'est aussi la digestion pénible d'une gigantesque démystification. Pêle-mêle les pseudo-religions – de la passion, de l'art, de la science, de la politique surtout – s'engloutissent dans un déluge de néant. Reste seulement, pour ceux du moins qui ne veulent pas dormir, le dilemme de la nausée – ou de la foi.

La foi, il faut que tu la perdes – pour la retrouver consciemment. Pour t'aider, je voudrais te dire deux ou trois choses.

La première c'est que le christianisme n'est pas la morale, c'est une présence, quelqu'un. À ton âge, on est très seul et très vulnérable, bien souvent on se sent perdu, exclu, désespéré. Tu es un adulte déjà, tu le sens, tu le sais, et presque personne dans ta famille comme au lycée, ne te traite en grande personne, je veux dire : comme une personne. Tu as soif de respect et de liberté, et souvent, tu es livré à des professeurs-adjudants et à des parents qui ne peuvent admettre que tu sois différent, que tu sois toi-même. Il y aussi cet apprentissage si déchirant de l'amitié et de l'amour – le premier amour bien sûr – et de l'indifférence, et la trahison et cette solitude qui serre ton cœur.

Alors ouvre ton Evangile, songe à cet étranger sur la terre plus exclu que tous les exclus, ce

frère des voleurs et des prostituées – notre Seigneur et notre Dieu. Va à l'église, et vois ton Dieu désespérément offert dans un peu de pain et de vin tandis que des millions d'endormis – épais ou douloureux passent sans rien savoir.

Tu es seul, tu es perdu, peut-être aussi as-tu bousculé la morale et sens-tu peser sur toi la réprobation des bien-pensants. Mais quelqu'un est là justement, il ne demande qu'un peu d'amour. Dans le noir, tu appelles. Et voici, tu ne seras plus jamais seul, plus jamais perdu, et si ta misère se fait prière, la force de vivre te sera donnée. La force d'entreprendre ce long combat contre la sottise et la haine, ce long combat de service et d'amour où chacune de tes défaites – si seulement, comme un noyé, tu tends la main, – te fera plus proche du Christ.

Je t'ai fait penser à la solitude, au temps sombre des exclusions. Maintenant songe aux matins de gloire où toute la création semble en fête. Dirai-je les amandiers en fleurs dans le gouffre d'azur qui semble les éterniser ? Dirai-je la densité paisible du corps après les vagues, et dans ta main enfoncée dans le sable tu sens battre ton sang, le sang du monde. Dirai-je ces instants où tu découvres que les choses existent – et chacune est un miracle, et tu sens déferler en toi un tumulte d'adoration... Si tu connais aussi tout cela, écoute : c'est la gloire de Dieu qui baigne le monde, et c'est le Saint Esprit qui fait belles les jeunes filles. Le christianisme, c'est la transfiguration de la vie et non la peur de vivre. Très vite, tu découvriras que la mort pèse sur le monde, tu découvriras le meurtre universel, l'universelle corruption, l'horreur de la charogne, la magie glauque des éléments, cette nostalgie dans le regard des bêtes, et combien des amants sont séparés. Le christianisme sait tout cela, l'Église est dans le monde comme un jugement qui menace. Mais voici le plus grand secret : il y a un lieu où les choses sont définitivement belles, où l'amour est enfin possible, c'est l'Église comme anticipation du Royaume, l'Église comme Sacrement. Car l'Église continue le grand miracle du Dieu-homme tissant de toutes les choses de la terre son corps saturé de lumière. Oui, dans l'Église, la terre entière se libère, les choses, les moments, les gestes, retrouvent leur nature paradisiaque, deviennent autant de miracles, d'inépuisables émerveillements. Aussi tu n'as pas à redouter la splendeur du monde : dans ton travail, dans ton plaisir même, avec pitié, étreins-la à pleine poitrine pour l'enranger dans le royaume.

Un dernier mot : ne te laisse pas troubler par les apparences, je veux dire par l'efficacité des puissants, la suffisance des « réalistes », la pauvreté de ton église. Être chrétien, c'est voir un peu plus loin que les apparences, c'est découvrir dans l'invisible de l'Église le nœud des choses, et que tout dans l'univers ne subsiste que par la prière et l'eucharistie.

C'est savoir que la ferveur d'un solitaire pèse lourd dans les balances de l'histoire intégrale, plus lourd que les bombes et les meetings. Quand tu comprendras cela, tu n'auras plus peur, tu ne te sentiras plus inutile : par le plus humble geste d'amour, par la prière la plus timide, tu allègeras du mal l'histoire humaine plus efficacement que par des engagements fracassants.

Et maintenant, si tu veux témoigner, commence d'abord par te taire, et par écouter. Par écouter et par prier. Par écouter comme on prie. Je voudrais que tu deviennes un de ces hommes – si rares – qui savent écouter sans juger, qui savent accueillir, qui savent faire proche le prochain...

Ne parle pas trop de Dieu mais prie-Le de te faire participer à son amour pour les êtres et pour les choses. Sois vrai et sois offert. Et lorsque quelqu'un devant toi dit : « les salauds » apprends-lui à dire « les hommes ». Ne parle pas trop de l'amour non plus, il est si difficile de le vivre. Tu me dis : j'aime l'autre parce qu'elle est l'image de Dieu. Mais alors c'est tout simplement être une personne, une liberté faite pour aimer. Ainsi aide l'autre à être lui-même. Soumets-toi à toute vie pour la faire grandir toute, dans la lumière de notre Dieu.

Et maintenant tu vois, il n'y a plus de problèmes : seulement cette prière ensemble, où nous ne sommes plus séparés.